I
CHARMANT ARMAND

Un soir, à environ 10 milles de la baie de San Blas, nous avons vu des bandes ou des troupeaux de papillons, en multitude infinie, s'étendant aussi loin que la vue pouvait porter ; à l'aide même du télescope, il était impossible de découvrir un seul endroit où il n'y ait pas de papillons. Les matelots s'écrièrent qu'il « neigeait des papillons » ; c'était là, en effet, l'aspect que présentait le ciel.

Charles Darwin,
Voyage d'un naturaliste autour du monde

À ma grande stupéfaction, ce fut le jour de l'An 1900 que je vis tomber la neige pour la première fois. La belle affaire, me direz-vous, mais, dans le centre du Texas, c'est un événement rarissime. La veille au soir, j'avais justement pris la résolution de voir la neige au moins une fois avant de mourir, mais sans trop y croire. Et voilà que quelques heures plus tard mon vœu improbable était exaucé : la neige avait transformé notre ville bien ordinaire en un paysage d'une beauté féerique. À l'aube, vêtue seulement de ma robe de chambre et de mes pantoufles, je m'étais précipitée dans les bois enveloppés d'un silence ouaté

pour admirer le fin manteau de neige, le ciel couleur d'étain et les arbres drapés d'argent, jusqu'à ce que le froid m'oblige à regagner la maison. De plus, emportée par l'effervescence, la fièvre, la solennité avec laquelle on saluait cet événement, je m'imaginais que ce nouveau siècle allait m'apporter un merveilleux avenir et une treizième année magique.

Mais nous étions maintenant au printemps. Des mois s'étaient écoulés sans que je m'en aperçoive, rythmés par le train-train habituel, école, devoirs, leçons de piano, dont la monotonie n'était rompue que par mes six (!) frères qui se relayaient pour me faire enrager, moi, la seule (!) fille. Le Nouvel An m'avait flouée, assurément.

Mon nom est Calpurnia Virginia Tate, mais à l'époque presque tout le monde m'appelait Callie V., excepté mère quand elle en avait après moi et bon-papa, qui n'aimait pas les diminutifs.

La seule chose qui me réconfortait était d'étudier la nature avec bon-papa, le capitaine Walter Tate, que bien des gens, dans notre ville de Fentress, prenaient à tort pour un vieux fou peu sociable et grincheux. Il avait fait fortune dans le coton et le bétail et s'était battu pendant la guerre de Sécession dans le camp des États confédérés, avant de consacrer le reste de ses jours à l'étude des sciences et de la nature. Quant à moi qui l'accompagnais dans cette entreprise, je ne vivais que pour les précieux moments passés avec lui, ces quelques heures volées pendant lesquelles je le suivais avec un filet à papillons, une

sacoche en cuir, mon carnet de sciences et un crayon bien taillé pour consigner nos observations.

S'il faisait mauvais, nous nous contentions d'étudier nos spécimens dans son laboratoire (en vérité une vieille remise qui faisait partie d'un ancien logement d'esclaves) ou de lire de concert à la bibliothèque, où, sous sa tutelle, j'avançais tant bien que mal dans l'ouvrage de Mr. Darwin *De l'origine des espèces*. Par beau temps, nous allions jusqu'à la rivière San Marcos à travers champs, suivant entre deux haies de broussailles l'un des innombrables sentiers tracés par les cerfs. Notre monde aurait pu paraître sans intérêt à des yeux inexercés, mais la vie palpitait partout pour qui savait où regarder. Et surtout comment regarder, chose que j'avais apprise de mon grand-père. Ensemble nous avions découvert une nouvelle plante, une vesce velue connue désormais sous le nom de *Vicia tateii*. (J'avoue que j'aurais préféré découvrir une espèce animale inconnue, les animaux étant bien plus intéressants, mais combien de personnes de mon âge – de n'importe quel âge, d'ailleurs – pouvaient se vanter d'avoir leur nom associé pour toujours à celui d'un être vivant ? Je vous le demande.)

Je rêvais de marcher sur les traces de bon-papa et de devenir une savante. Seulement, mère nourrissait d'autres projets pour moi : je devais apprendre la tenue du ménage et faire mes débuts dans le monde à dix-huit ans, âge auquel j'étais censée être suffisamment présentable pour accrocher l'œil d'un jeune homme de bonne famille.

(C'était très improbable, pour plusieurs raisons, entre autres le fait que je détestais cuisiner et coudre et n'étais pas de celles qui pouvaient accrocher le regard, vraiment pas.)

C'était donc le printemps, saison qui engendrait chez nous autant de gaieté que d'inquiétude, à cause de mon frère Travis, d'un an mon cadet, et de son cœur sensible. Le printemps, vous le savez, est la saison de la renaissance qui voit surgir partout des oisillons, des petits ratons laveurs, des renardeaux, des bébés écureuils. Or bon nombre de ces nouveau-nés se retrouvaient orphelins, mutilés ou abandonnés. Plus le cas de la créature en question était désespéré, sa survie précaire et son avenir incertain, plus grande était la probabilité que Travis veuille l'adopter et la ramener à la maison. Moi, je trouvais plutôt amusant de voir défiler chez nous les animaux de compagnie les plus improbables, mais nos parents pas du tout. De mère il fallait s'attendre à de sévères remontrances, de père à des menaces de punition, mais tout cela partait en fumée lorsque Travis tombait sur un animal en détresse. Certains parvenaient à grandir, d'autres échouaient piteusement, mais tous avaient leur place dans son cœur d'artichaut.

Levée de bonne heure, ce matin de mars, j'eus la surprise de trouver Travis dans le vestibule.

– Tu vas à la rivière ? me lança-t-il. Est-ce que je peux venir avec toi ?

Généralement je préfère y aller seule : c'est tellement plus facile pour observer les animaux discrètement. Mais de mes six frères Travis était celui qui partageait le plus

mon intérêt pour la nature. J'acceptai qu'il m'accompagne, mais à une condition :

– D'accord, si tu me promets de ne pas faire de bruit. Je pars en observation.

Tandis que le soleil levant réchauffait lentement le ciel, nous empruntâmes un des sentiers des cerfs qui descendent vers la rivière. Ignorant mes consignes, Travis parla tout le long du chemin.

– Dis donc, Callie, tu sais que Maisie, la chienne terrier de Mrs. Holloway a eu des petits ? Tu crois que mère et père voudraient bien que j'en aie un ?

– Ça m'étonnerait. Mère n'arrête pas de se plaindre que nous ayons déjà quatre chiens. Pour elle, c'est trois de trop.

– Pourtant il n'y a rien de plus mignon qu'un chiot ! La première chose que je lui apprendrai, c'est à rapporter des bâtons. Tu vois, Bunny, je l'aime beaucoup, mais le problème, c'est qu'il ne rapporte pas.

Bunny était le lapin de Travis, un lapin énorme avec une fourrure blanche toute soyeuse qui lui avait valu un prix. Mon frère l'adorait. Il le nourrissait, le brossait et jouait avec lui tous les jours. Mais qu'il veuille le dresser, ça c'était nouveau.

– Attends, balbutiai-je, tu es… tu essaies d'apprendre à Bunny à rapporter ?

– Parfaitement. Mais j'ai beau faire, il ne veut pas. Je l'ai même appâté avec une carotte, sauf qu'il l'a mangée et voilà tout.